

Jean-la-chance
Identité digitale moderne
Robin Schmidt

Puis-je découvrir l'altérité d'autrui ou bien me créé-je une bulle faite de dépendances ?

Le modèle de formation d'identité aujourd'hui, c'est d'aller-chez-soi. Le bonheur y est recherché, là où — libre du ballast de l'étranger — je peux avoir des expériences, sans être changé, où je suis en moi, sans encore devoir m'interroger sur qui je suis et où les irritations qui pourraient évoquer cette question peuvent être érudées. C'est une identité Jean-la-chance¹. Dans le conte, Jean reçoit, comme salaire d'un travail, de sept ans, au loin — au loin du foyer et de sa mère — un morceau d'or gros comme sa tête. Comme il est trop lourd à porter sur le chemin qui le ramène chez lui, il échange ce bloc d'or contre un cheval. Peu après, il échange le cheval contre une vache ; la vache contre un cochon ; le cochon contre une oie et finalement, l'oie contre un meule à aiguiser bien minable. Il se voit en joie : « Tout ce que je désire, me tombe entre les mains, comme si j'étais né coiffé. » Finalement la meule lui échappe des mains et tombe dans un puits et tout heureux, le cœur léger, d'un pas alerte, il arrive tout guilleret chez lui et chez sa mère. « Un plus heureux que moi, cela n'existe pas sous le Soleil ! »

Dans sa propre bulle filtre

Jean échange de l'or contre des choses qui ont de moins en moins de valeur, qui portent en elles une promesse d'avenir et libèrent sur le moment d'un fardeau antérieur. Le gain de cet or, pour sept ans de labeur à l'étranger, était associé à la solitude et à la tolérance de l'altérité et de l'irréversibilité. C'est la vie irréversible en autrui qui produit de l'or. Un tel or tient sa valeur, non pas d'une promesse d'avenir, mais au contraire de l'éclat de son présent, cependant bien lourd à porter. — Mais Jean s'en revient, il rentre chez lui. L'étranger et le salaire du travail là-bas deviennent, pour celui qui rentre chez lui, une charge difficile à supporter. À la fin, il arrive chez lui, les mains vides, débarrassé du fardeau du fruit de son travail à l'étranger. Et il en est heureux. Celle-ci est une identité qui se forme du fait qu'elle se tient indemne d'autrui. Elle se sert de la « pureté » d'autrui et par conséquent, de l'identité d'hostilité à l'égard d'autrui. Mais elle est aussi le bonheur de celui qui s'épanouit dans sa propre bulle filtre et qui partout se débarrasse sur des applaudissements et ce qui leur appartient sans plus. Échangé le Soi — l'or — contre un équivalent palpable, est un soulagement momentané, un bref bonheur, pendant lequel on est prétendument identique à quelque chose. Une identité est une ivresse, une dissolution de soi, une défroque d'ambivalence opaque qui n'est pas apte à la pleine clarté, laquelle est l'élément de vie du Soi.

Mais le Soi — à la différence de l'ego — s'éveille eu égard à autrui : l'autre être humain, l'autre de la nature, de l'esprit, du divin — et à cet égard au tout autre, à savoir, la mort. Ce Soi est tout d'abord condamner « à faire silence », comme Franz Rosenzweig l'écrit dans *L'étoile de délivrance* (p.88). Cela ne peut se communiquer qu'au titre de ce qui est (déjà). Il doit faire silence, parce que la langue existentielle doit se reporter au « je suis un... », qui ne convient pas au Soi, puisqu'il prend seulement naissance à partir de la relation au futur. Il doit attendre, jusqu'à ce qu'il s'éveille de la « nuit de l'identité personnelle » (Paul Ricœur). Il ne peut s'exprimer directement lui-même, ni oralement ni conceptuellement, parce que langage et concept, là où ils ne sont pas poésie, se remettent à graviter en une équivalence de relations. Or de ce clair et dur langage de l'équivalence, le poète a depuis toujours eu peur, parce qu'elle détruit le chant des choses : « Je redoute la parole des hommes. / Ils expriment tout si nettement / ... Or, j'entends si volontiers le chant des choses. / Vous les touchez : elles sont roides et muettes.... » (Rilke, 21.11.1898)

La possibilité d'extériorité

Mais que le Soi commence à parler de lui-même et il en naît une proximité incomparable. Selon Franz Rosenzweig, elle consiste dans le fait que le Soi propre s'éveille par la parole du Soi d'autrui : « Le Soi est ce qui est condamné à se taire chez l'homme et à être pourtant aussitôt compris partout. Il suffit d'être rendu simplement visible, simplement « exposé », pour aussitôt éveiller chez le Soi autrui. » (*Ebd.*) Ce mouvement contraire semble être inhérent au Soi : de sorte qu'il est indicible, parce qu'il se soustrait à toute équivalence, toute égalité — et aussi à l'égalité idéaliste contre lui-même — et par conséquent, il préfère le silence, dans le langage intime, obscur, auquel il est en soi et lui-même pour le moins compréhensible. Mais lorsque le Soi n'ose pas sortir de ce langage intérieur, avec toute sa fragilité — en redoutant sensiblement les catégories roides des autres, qui ne s'ouvrent pas sur la singularité de tout Soi — et s'expose, la possibilité naît alors d'une extériorité. Et dans ce devenir visible, il a la capacité ensuite aussi d'éveiller les Sois des autres tout autour. — Sans ce coup d'audace d'une telle extériorité, il ne reste que l'appauvrissement « rentrer-chez-soi ». Le bonheur et la richesse, l'or, qui vient de l'extériorité, Levinas les avait à l'esprit, au moment où, en référence à Rosenzweig, après la 2^{ème} Guerre mondiale, il rechercha des fondements d'une société qui n'est pas fondée sur l'appartenance et l'identité, mais qui pose au contraire au commencement l'altérité d'autrui.²

Das Goetheanum 7/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

¹ Jacob & Wilhelm Grimm : *Les contes – Kinder – und Hausmärchen*, Flammarion, Paris 1967, pp.478-484.

² **Littérature** : Voir le blog de Robin Schmidt : www.exteriority.ch Emmanuel Levinas : *Totalité et Infinité. Essai sur l'extériorité*, Fribourg 2014 ; Franz Rosenzweig : *L'étoile de délivrance*, Francfort-sur-le-Main 1988. Peter Trawny : *Écité dans l'eau. Essais philosophiques sur l'intimité*, Berlin 2013.